1re Année — Buenos Aires, 20 Janvier 1896 — N° 4.

SOUSCRIPTION VOLONTAIRE

LE CYCLONE

PARAIT QUAND IL PEUT

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Pour tout ce qui concerne le Journal s'adresser C. G. Casilla Correo 1626

AVIS AUX CAMARADES

Les camarades qui sympathisent avec la publication du « Cyclone » et qui ont intérêt à ce qu'il paraisse plus regulièrement, n'ont qu'à nous aider pecuniairement et intellectuellement; car la vie de cette feuille dépend de l'appui que les copains voudront lui donner.

Nous avertissons ceux qui veulent contribuer à la publication du journal et qui auraient des listes de souscriptions ou écrits à lui remettre doivent s'adresser directement à C. G., Casilla del Correo N° 1626. (Buenos Aires).

RÉTROSPECTIVE

1895 est passé: — Encore une année d'exploitation forcenée, endurée par le peuple ; une année écoulée dans la misère et la peine par les uns, et dans le luxe et les orgies, par les autres ; une année d'injustice, d'esclavage, d'inégalités monstrueuses ; encore une année de mensonges et d'hypocrisie ; encore une année de pleurs amères, de sanglots, et de jouissances effrénées.

C'est toujours la même chose, d'une part le peuple souffrant, agonisant, sans vie ; et de l'autre la bourgeoisie dorée, maquillée, étouffant dans sa grasse oisiveté.

Un seul fait saillant, se détache de cet amas de pourriture sociale, de kyrielle d'abus, et privilèges inqualifiables; c'est que le joug de l'oppression, semble s'appesantir plus fortement sur le peuple ; le baillon de l'esclavage et de l'autorité semble étreindre avec plus de force la gorge du miséreux.

Quelles sont les causes, de ce que le peuple souffre plus qu'autrefois ?

Pour quelles raisons, son existence serait plus douloureuse que celle de ses pères ?

Il est facile d'y répondre :

Le peuple secouant une parcelle de la lourde crasse d'ignorance et de superstition dont il est fortement imprégné ; arrachant des lambeaux du voile, qui lui cache la réalité de sa vie, se rend par ce fait plus conscient de lui même, et partant, sa douleur et sa vie misérable, lui est plus pénible et lourde à supporter, en raison du degré de sensibilité qu'il aura acquit.

Oui, le travailleur commence à se rendre compte de sa situation, il s'aperçoit assez clairement du rôle de mouton de Panurge qu'on lui fait subir ; mais pas encore assez fort de lui même, et surtout craignant la violence, il n'ose aller droit au but, parce qu'il voit sur la route de l'emancipation, des CADAVRES ET DU SANG ; il a peur de l'avenir tout en le désirant : Alors il patauge sur place, crie, pleure, implore, rage, blasphème, mais ne sort point du cercle vicieux où il est enfermé : il n'ose franchir d'un coup les obstacles s'opposant à sa marche vers l'Idéal.

* *

Le coup d'œil qu'offre le mouvement ouvrier de la République Argentine et de l'Uruguay, est vraiment curieux et intéressant ; 1895 fût certainement une année d'agitation dans les organisations ouvrières et en même temps une période de grèves plus ou moins réussies.

Un calme lourd et monotone pesait trop sur les cerveaux, dans les sociétés de résistences ; les sottes réglementations, les stupides entrainements—vers l'avachissement—de quelques meneurs ambitieux, anarchistes et socialistes, énervèrent la pensée des syndiqués qui, comme inconscients en majorité, attendaient autre que ce dont ils arrivèrent ; la discorde ne tarda pas à y pénétrer. Un grand nombre désillusionnés délaissèrent peu à peu les sociétés, tant leur énervement était grand ; d'autres plus pratiques, résistèrent au courant d'abandon, et continuèrent avec plus de force et d'énergie leur propagande décentralisatrice, qui déjà, se fait sentir nettement. Certainement 1896 nous réserve le plaisir, de voir ces centres d'opérations d'ambitieux mystificateurs, se dissoudre au souffle des idées libertaires.

Il ne peut en être autrement.

Pourquoi les ouvriers se syndiquèrent-ils ? Assurément pour s'unir dans la lutte contre l'exploitation capitaliste et contre l'oppression gouvernementale.

Or, qu'arriva-t-il ?

Que, comme toujours, les ambitieux s'emparèrent des rênes des syndicats, prohibèrent par d'absurdes réglements, toutes discussions, qui selon eux, n'étaient pas d'intérêt pour les syndiqués ; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à défendre les discussions sur la question sociale (! !)

Cela semble être un ironique mensonge, et pourtant c'est la stricte vérité.

En vain l'ouvrier syndiqué, chercha-t-il à concevoir des études et discussions en dehors de la question sociale, et qui puissent l'intéresser, son esprit énervé et fatigué n'y arriva pas, et en cela rien de plus naturel.

Les lectures de réglements nouveaux et plus sots les uns que les autres, la monotonie énervante des réunions et la continuelle versation des cotisations mensuelles, qui, en général ne servent qu'à entretenir quelques sales types rapaces et filous, les discussions intéressantes écartées du programme, tout ceci devait infailliblement amener le triste état moral dans lequel est réduit le syndicat.

Quel intérêt peu-t-il y avoir dans quelques DON QUICHOTESQUES sorties contre un tel ou tel patron, dans la mise á l'index de tel ou autre atelier, quand tous les patrons sont des exploiteurs qui méritent la lanterne, quand l'ouvrier s'aperçoit qu'il est aussi bien exploité et maltraité dans les établissements en bon accord avec le syndicat, que chez le patron mis á l'index ?

Il s'aperçoit clairement que ce n'est qu'un jeu d'enfants vexés dans leur sot amour propre, ce semblant de lutte avec le patronat.

Enfin, pour les mêmes raisons qu'il entra dans les sociétés de résistences, il en sort, c'est-à-dire ne trouvant pas en elles une solution satisfaisante á son intérêt, il va maintenant la chercher hors d'elles.

* *

Presque toutes les corporations eurent leur grève, menée par quelques individus, comme l'on mène les enfants á l'école, par la main.

Beaucoup réussirent, et cela est bon en ce que les ouvriers s'apercevront encore une fois, que rien ne peut changer leur situation de misérables exploités, tant que leur travail sera rétribué par quelque valeur soit-elle, parceque la monnaie, soit métal ou papier, ne fut créer que pour laisser un plus vaste champ d'accaparement, aux spéculateurs et exploiteurs,

Quelques pleurnichements par ci, protestations par là, puis ce fut tout. Les ouvriers, quoique vainqueurs, seront éternellement vaincus s'ils n'osent frapper plus haut et plus fort.

La grève de par elle-même, ne rapporte aucun bénéfice aux travailleurs : parce que le capital, doit, d'une manière ou d'une autre rapporter un dividende á leurs détenteurs.

Or, que l'on fasse grève 10 fois par an, toute la vie, que nos fils fassent comme nous, sans jamais sortir de cette voie inefficace dans sa base, qu'ils arrivent á percevoir 10, 20, 30 PESOS par journée de travail, leur situation n'en sera pas pour cela améliorée, parce que tous les comestibles de première nécessité, augmenteront en proportion du salaire perçu par l'ouvrier, et, même arriveront á dépasser cette proportion, en ce que les patrons vexés dans ces luttes, se vengeraient d'une manière ou de l'autre.

Et puis, le machinisme progresse tous les jours, tous les jours de nouvelles inventions et perfectionnements surgissent dans le domaine de l'acier, et toujours la demande de bras va diminuant, parce qu'ils se trouvent forcément remplacés par l'outillage mécanique, et de là surcroit de misère, augmentation du nombre des sans travail, et partant la concurrence se fera plus acharnée ; et nouveaux et scandaleux bénéfices entreront dans les coffres-fort des actionnaires et des patrons.

Faire grève pour demander une augmentation de salaire, ou d'une réduction d'heures de travail ; c'est reconnaitre aux patrons le droit d'exploiter.

Faire grève pour abolir tels ou autres réglements, c'est sanctionner l'obéissance de beaucoup á quelques-uns.

Se révolter contre tels abus ou tels décrets législatifs, c'est affirmer le droit qu'ont les gouvernants de commander aux autres.

Ni patrons, ni gouvernants, voilà le but où il faut tendre.

Nous ne condamnons cependant pas la grève, non ; mais elle doit avoir le caractère de rébellion du pauvre contre le riche, du gouverné contre le gouvernant, de l'exploité contre l'exploiteur.

Oui, faire grève, mais ne pas respecter ces formalités légales, tant pronées par les bourgeois socialistes et par les bourgeois digérants ; car on doit bien se former dans l'idée, que la légalité est la sanction de toutes les misères sociales ; or, s'en servir, c'est faire œuvre de bassesse, de lâcheté et de complicité avec les exploiteurs.

* *

On peut affirmer que 1895 a appartenu aux vengeances personnelles de l'ouvrier contre l'exploiteur.

Clément Decoux, semble avoir initié ce mouvement, il fut suivi par beaucoup d'autres, en Bohême, en Allemagne, en Italie, à Montevideo, et ici.

Quoique au premier abord, ces actes ne prennent pas un caractère social en général, ils n'en caractérisent pas moins la lassitude dans laquelle se trouve le prolétaire, la

connaissant pas, ils les prirent pour des anarchistes et en route pour le violon.

La reunion n'etait composèe que d'une vingtaine de personnes, ce n'est pas etonnant il n'y avait present que les chefs, puisqu'ils faisaient emprisonner tous les ouvriers ; nous sommes contents qu'ils apprennent á leurs dépens ce qu'ils sont. Ah ! ce qu'il serait frais le 4me Etat ? Ouvriers attention !

LA MARIANNE

REFRAIN

Vas, vas, Marianne,
Pour en finir avec tes ennemis, la bour-[geoisie]
Sonne, sonne la diane
Aux endormis, aux endormis.

—

Mon nom á moi c'est Marianne
Nom bien connu dans l'univers
Car j'aime á porter d'un air crâne
Mon bonnet rouge de travers:
Et du peuple robuste fille,
Au jour des fiers énivrements
Je veux au grand soleil qui brille
Avoir des mâles pour amants.

Dur forgeron, batteur sublime,
Noir mineur du jour exilé,
Marin qui passe sur l'abime,
Vieux laboureur, père du blé,
Des dirigeants la caste avide
Vous répète: croyez au ciel!
Dérision! leur ciel est vide
Et votre enfer seul est réel.

Quand du vieillard que l'on rebute
Seul pour mourir se couche au soir,
Quand vos filles, de chute en chute
Roulent aux hontes du trottoir;
Quand le spectre errant de la grève
Sort en haillons de son taudis,
Las de pitié, mon cœur en crève
Et les heureux je les maudis.

Nom de nom ! faut-il que je voie
Me faisant encore sa cour
Ce chauve au bec d'oiseau de proie,
Monsieur Vautour, monsieur Vautour
Ah! par le dégoût soulevée,
Pour écraser sous mes talons
L'oiseau rapace et sa couvée
Je marcherais sur les canons.

Je hais les guerres de conquêtes,
Je hais les rois et les Césars:
En triomphateurs, sur nos têtes,
N'ont-ils pas fait rouler leur char.
Des massacreurs qu'on glorifie,
Ma main flétrira les forfaits.
J'ai mis la marque d'infamie.
Sur l'épaule des Galiffets.

Mais si la faim á face blême,
Devant les repus se dressant,
Leur pose en arme son problème
Sur nos pavés tachés de sang;
Je sais bien que pour le résoudre
L'eloquence ne suffit pas:
C'est en faisant parler la foudre.
Que l'on fait taire les avocats.

Ma république, ô prolétaire !
Eternelle vaincue du destin,
C'est á la table égalitaire
Ton couvert mis dès le matin.
Et devant l'homme j'y reclame
Pour mon sexe la liberté.
On doit relever dans la femme
L'aïeule de l'humanité.

Tombez, tombez, vieilles barrières
Au jour nouveau de la raison,
Tombez prejugés et frontières
Avec la dernière prison.
Puis ce sera la délivrance,
Œuvre si lente á s'accomplir,
La bastille de l'ignorance
Est la plus dure á démolir.

MÉLANGES

Donc, va pour MALFAITEUR ! Nous acceptons le nom, nous le piquons à notre bonnet, en guise de panache, comme firent les patriotes des Pays-Bas, revoltés contre la tyrannie du Duc d'Albe. On avait cru les flétrir en les appelant les GUEUX ; et ces gueux là delivrèrent leur pays de l'oppression. P. MIXTE.

L'Etat est mauvais entrepreneur et mauvais administrateur ; l'Etat est un organe parasite dans la société dont les attributions doivent être rèduites à la plus simple expression ; « l'Etat est un chancre rongeur qui dèvore tout ».

A. PEYRET.

(Visite aux colonies de la Rèpublique Argentine. T. 1., page 118).

—∞—

Le patriotisme est le dernier refuge d'un bandit ! Vivent les peuples frères !

M. CHAPOTON.

SOUSCRIPTION Á FAVEUR DE LA FAMILLE TARELLI

Un cordonnier de Flores 0.50 — Un Alsacien 0.50 — Jacob, Callons 0.50 — S'Loais 0.50 — Jorge 0.20 — Carcan 0.30 — Eloy 0.20 — Ysem 0.50 — J. Loussens 0.50 — E. Inhouds 0.50 — Luis Coone 0.20 — Salles Ziotor 0.20 — Emile Crols 0.30 — A. M. 0.50 — P. L. V. 0.50 — Un brossier anarchiste 0.50 — P. V. 0.20 — Fcois Vermysse 0.20 — P, Mary 0.20 — Juan Wurnik 0.50 — Un sans nom 0.20 — Charles 0.10 — Sanchez 0.50 — G. Jacob 0.20 — Gustave X 0.25 — Victor 0.20 — Le logement insaiubre 0.20 — Francois F. 0.50 — Acrato 2.00 — « El Iris » 1.00 — Mítxa de Secas 1.50 — Cuansevol 0.10— Una aragonesa pobre 0.10 —Un del pla del os 0.50—Un de l'ostia 0.50.

Total à ce jour $ 29.75.

COMMUNICATIONS

Le 2 courant doit avoir reparut à Coruña (Espagne) notre camarade de lutte « Le Corsario » nous lui desirons une longue vie et une bonne bataille contre les inquisitionnaires d'Espagne, et d'ailleurs.

—∞—

« La Débâcle Sociale », tel est le titre du journal qui a remplacer « Le Plebeien » ; paraissant le Samedi. Redaction et Administration : rue Beau Jardin, 2. Ensival (Belgique).

—∞—

Viennent de paraître : L'Almanach du « Père Peinard », pour 1896, et celui de « La Questione Sociale » ; on peut se les procurer Calle Esmeralda 574, ou Calle Corrientes 2039 — Buenos Aires.

—∞—

Les lecteurs de « l'Ami des Ouvriers » et les divers journaux faisant l'échange sont avertis que sa nouvelle adresse est : Box 329, Charleroi, Washington Co., Pa. (U. S.). Consequemment ne plus rien adresser à Hastings.

A partir du 1er Janvier, « l'Ami des Ouvriers » paraîtra tous les quinze jours, au lieu de tous les mois. Le prix d'abonnement restera le même.

(Les journeaux anarchistes sont priés de reproduire).

Nous avons reçu les revues et publications suivantes, dont nous parlerons plus tard : —«LesTemps Nouveaux» «La Sociale», «L'enclos», «Le Plebeien», «De Anarchist», «Die Zunkunft», «La Question Sociale», [Europe]. «La Luz» [Montevideo]. «El Porvenir Social» [Rosario], et «La Voz de la Mujer» [Buenos Aires].

Le groupe LA EXPROPIACION a, á la disposition des camarades les brochures suivantes:

Declaraciones de G. Etievant—A mi hermano el Campesino—Como nos Diezman—La anarquia en la evolucion socialista—Entre campesinos—Ravachol.

S'adresser à tous les journaux anarchistes du sud-amérique.

En vente á la librairie calle Esmeralda 574 les journaux et livres suivants:

«Les Temps Nouveaux»—«La Sociale»—«Le Plebein»—«Le Cyclone».

PIERRE KROPOTKINE—Les Paroles d'un Révolté—La Conquête du Pain (traduction en espagnol).

JEAN GRAVE—La Société Future—La Société au lendemain de la révolution—La Société Mourante et l'Anarchie (traduction en espagnol).

A. HAMON—Les Hommes et les théories de l'Anarchie —Psychologie du Militaire professionel—Psychologie de l'Anarchiste socialiste.

MICHEL BAKOUNINE—Dieu et l'Etat, Œuvres.

SEBASTIEN FAURE—La Douleur Universelle.

MALATO—De la Commune á l'Anarchie.

JOHN HENRY MACKAY—Anarchistes.

Journaux Anarchistes en cour de publication dans l'Amérique du Sud:

EL PERSEGUIDO—B. Salbans, casilla correo 1120—Buenos Aires.

LA QUESTIONE SOCIALE—Calle Corrientes 2039—Buenos Aires.

LA ANARQUIA—J. Gimenez, casilla correo 22—La Plata.

LA LIBRE INICIATIVA—C. Gino, casilla correo 253—Rosario de Santa-Fé.

LA VERDAD—Casilla correo 228—Rosario de Santa Fe.

EL OPRIMIDO—Progreso 71—Lujan, provincia de Buenos Aires.

EL DERECHO Á LA VIDA—Casilla correo 305—Montevideo.

L'AVVENIRE—Casilla correo 739—Buenos Aires.

LE CYCLONE—Casilla correo 1626—Buenos Aires.

LA VOZ DE RAVACHOL—J. Moreno—Casilla Correo 739 —Buenos Aires.

LA LUZ—P. Fernandez, calle Maldonado 52 A—Montevideo.

Nous prions les Compagnons qui auront reçu le journal de vouloir bien nous aviser et nous indiquer le nombre d'exemplaires qu'ils désirent.

Les compagnons de France qui recevront le CYCLONE seront bien aimables de nous envoyer des brochures en échange.

Le besoin de brochures se fait grandement sentir dans l'Amérique du Sud.

LISTE DE SOUSCRIPTION

Pour donner du vent au Cyclone $ 2 — Le Cyclone 5. —Un deserteur de Cuba 0.20 — H. J. 0.50 — Restant d'une tournée 0.70 — Ça m'est egal 0,50 — (De la Banda) V. Marini 0.20 — Ravachol M. 0.10 — Louise Michel 0.10 — E. F. 0.10 — Gachel J. 0.20 — P. Descabri 0.40 — 3 botellas 0.50 — Un fabricant d'outils 0.50 — Un qui est contre le pape 0.50 — Ventes dans les Kq 0.90 — Un St. Denissien Revolutionnaire 1.00 — Un tambour dont la pean est crevée, et qui vent celle d'un bourgeois pour la remplacer 0.50 — Uu Yenois 1— B. B. 0.20 — (La Plata) por intermedio de «El Oprimido» Sage-Gu-Gus 1.00 — Un individualiste grêlè 0.50 — Un bolichero 0.50 — [De Burzaco] Un propagandista 1. —Le peintre 0.50 — Un incounu 0.20 — Un malencontreur 0.10 — Un leopard 0.20 — Jean Marion 10.00 — Ça m'est egal 0.50 — Comme vous voulez 5.00.

Total	» 37.30
Tiraje de 2.000 exemplaires	» 40.00
Frais de la boîte postale	12.00
Frais de poste et divers	» 5.50
Deficit anterieur	$ 4.10
Total	61.60
Déficit	» 24.30

"LE CYCLONE" se trouve en vente dans tous les Kiosques de la Capitale.

Dieu ; que chacun conçoive l'univers sur le type qui lui semblera le plus probable, monarchie, oligarchie, république ou chaos ; toutes ces hypothèses peuvent se soutenir, elles doivent donc être soutenues. Il n'est pas absolument impossible que l'une d'elles réunisse un pour de son côté les plus grandes probabilités et emporte avec elle la balance dans les esprits humains les plus cultivés ; il n'est pas impossible que cette doctrine privilégiée soit une doctrine de négation ; il ne faut point empiéter sur un avenir aussi problématique et croire qu'en détruisant la religion révélée ou le devoir catégorique on jettera brusquement l'humanité dans l'athéisme et le septicisme moral. Dans l'ordre intellectuel, il ne peut pas y avoir de révolution violente et subite, mais seulement une évolution s'accentuant avec les années ; c'est même cette lenteur des esprits à parcourir d'un bout à l'autre la chaîne des raisonnements qui, dans l'ordre social, fait échouer les révolutions trop brusques. Aussi, — quand il s'agit de spéculation pure — les hommes les moins à craindre et les plus utiles sont-ils les plus révolutionnaires, ceux dont la pensée est la plus audacieuse ; on doit les admirer sans les redouter : ils peuvent si peu ! La tempête qu'ils soulèvent dans un petit coin de l'Océan produira à peine sur la masse immense une imperceptible ondulation. D'autre part,—dans la pratique,—les révolutionnaires se trompent toujours, parce qu'ils croient toujours la vérité trop simple, ont trop confiance en eux-mêmes et s'imaginent qu'ils ont trouvé et determiné le terme du progrès humain ; tandis que le propre du progrès, c'est de n'avoir pas de terme, de n'atteindre ceux qu'on lui propose qu'en les transformant, de ne résoudre les problèmes qu'en en changeant les données.

Bienheureux donc aujourd'hui ceux à qui un Christ pourrait dire : « Hommes de peu de foi ! . . . . » si cela signifiait : Hommes sincères qui ne voulez pas leurrer votre raison et ravaler votre dignité d'êtres intelligents, hommes d'un esprit vraiment scientifique et philosophique qui vous défiez des apparences, qui vous défiez de vos yeux et de vos esprits, qui sans cesse recommencez à scruter vos sensations et à eprouver vos raisonnements ; hommes qui seuls pourrez posseder quelque part de la vérité éternelle, précisément parce que vous ne croirez jamais la tenir tout entière ; hommes qui avez assez de la veritable foi pour chercher toujours, au lieu de vous reposer en vous écriant : j'ai trouvé ; hommes courageux qui marchez là où les autres s'arrêtent et s'endorment : vous avez pour vous l'avenir, c'est vous qui façonnerez l'humanité des âges futurs.

M. Guyau (1).

(1) Esquisse d'une Morale sans obligations ni sanctions.

ASSASSINATS INDUSTRIELS

Ce n'est que vaguement que nous avons pris connaissance de la récente explosion de grisou qui s'est produite dans une mine de houille du district de Cummok (Caroline).

Par quelques mots la presse mercenaire bourgeoise nous apprend la nouvelle, se gardant bien de donner des details sur l'explosion et quelles sont les causes qui l'ont produite. On a, dit-on, retiré du puit 25 mineurs blessés plus ou moins grièvement et il reste encore dans une galerie environ 40 ouvriers avec lesquels toutes les comunications sont coupées ; « on craint » disent les télégrammes bourgeois, de ne pouvoir les sauver (sic), le feu s'étant mis près de l'endroit où ils se trouvent enfermés.

Sâles canailles ! que craignez-vous ?

De longue date on connait les causes de ces explosions qui se produisen si souvent, ainsi que les moyens pour empêcher qu'ils se produisent totalment.

Mais c'est si peu de chose—le travailleur, la vile multitude—comme l'appellent les bourgeois. Pour eux le capital est beaucoup plus précieux que la vie des mineurs, cela coûte si peu, la chair à exploiter. De l'or, d'abord, et encore de l'or pour ces honorables messieurs ! Pourquoi sacrifieraient-ils quelques écus pour éviter ces terribles catastrophes ? Des veuves au desespoir !.... des centaines d'orphelins condamnés à mourir de faim !.... qu'importe, aux bourgeois repus il faut toujours de l'or !

Bien longue serait la liste de ces crimes légaux ; aussi, nous nous limitons à quelques chiffres officiels cueillis dans la revue scientifique « La Nature » N° 898— qui suffirent aux lecteurs pour leur donner une idée sur l'étendue de ces criminelles catastrophes ;

« En 1876, dans le puit Jabin (Bassin de la Loire) une formidable explosion eut lieu, qui occasionna 189 victimes. En Angleterre, dans les mines de Oaks Colliery, une explosion de grisou enleva la vie à 361 mineurs. En 1883 à Frameries (Belgique), le grisou coûta la vie à plus de 600 ouvriers mineurs.

Dans une période de 50 ans, de 1837 à 1887, les explosions seules dans les bassins houillers de la France et de l'Angleterre tranchèrent l'existence à 12.520 gueules-noires et en mutilèrent 61.374 ».

—

En 1886, dans une mine anglaise du Lancashire, se produisit une explosion qui eu pour cause directe la cupidité des patrons. Généralement, lorsqu'il y a explosion dans une mine, la cause de la catastrophe reste inconnue. Les mineurs qui étaient à l'endroit de l'explosion sont ensevelis sous terre ; personne pour dire comment cela est arrivé !

Cette fois ci, un mineur témoin de l'explosion, a survécu par un heureux hasard. Il a vu comment le gaz prit feu dans la lampe de son camarade, et comment son camarade au lieu de cacher sa lampe sous ses vêtements pour l'eteindre, souffla dessus ; sur quoi la flamme fut projetée hors de la grille de la lampe, et alluma le gaz dont la galerie était remplie.

Il est prouvé, en outre, que la galerie était très mal ventilée, qu'elle se remplissait de gaz.

Et il a été affirmé, pendant l'enquête, que grâce à la cupidité des patrons la lampe de sûreté de Davy est devenue, elle-même, une cause de nouveaux desastres. Davy, l'inventeur, s'imaginait être un bienfaiteur des mineurs, en leur donnant une lampe qui n'allumerait pas un de ces echappements de gaz, qui se produisent souvent dans les houllières. — Point du tout ! La cupidité des patrons a su en faire un instrument de meurtre. Les patrons ont, de plus en plus, négligè la ventilation ! Les inspecteurs des mines l'affirment en pleine connaissance de cause.

Davy inventait la lampe pour le bonheur des mineurs. Les patrons assurés jusqu'à un certain point contre les explosions, — qui leur coûtent, — laissent empoisonner les mineurs par les emanations de gaz, parce que les mineurs—la chair humaine—ne leur coûtent rien !

Avons-nous raison de dire aux inventeurs, aux savants : « Quoi que vous fassiez aujourd'hui pour le bonheur de l'humanité, tout tournera contre le travailleur, tant que l'exploitation, de l'homme par l'homme, existera ! »

Depuis lors de nombreuses catastrophes de ce genre se sont succédées, on a bien voulu faire croire à l'efficacité des commissions de surveillance de la part de l'Etat pour prevenir ces faits. Mais on s'est aperçu de ces mensonges criminels. Hommes d'Etat et actionnaires des mines ne font qu'un, ils sont solidaires entre eux et se foutent pas mal de leurs victimes.

Aucune plume ne pourrait depeindre l'énormité de pareils crimes, il faut avoir vu de ses propres yeux des populations entières plongées dans le deuil, et où de nombreuses familles sont reduites à mourir de faim, comme cela est arrivé, pour n'en citer qu'un exemple, plusieurs fois aux mines de Ronchamp (France).

Il faut avoir vu ces jeunes mères, ces jeunes filles, ces petites créatures poussant des cris déchirants sur les corps d'un époux, d'un père, d'un frère, d'un amant, etendus pêle-mêle, ne formant plus qu'une masse de chair informe et fumante comme le trou béant de la mine d'où s'echappe une odeur de cadavres carbonisés par le feu de grisou. Quiconque a vu de pareils faits ne peut avoir que de la haîne contre la monstrueuse société dans laquelle nous vivons.

Jamais les hommes d'Etat qui se disent être les représentants du peuple, pour soutenir les faibles contre les forts, n'ont su faire autre chose que legaliser l'assassinat par l'exploitation humaine. Oui, nous les avons vu ces députés, ces ministres, ces panamitards, tel que Baïhaut; nous les avons vu venir de Paris par train express sur les lieux de la catastrophe. Etait-ce du secours qu'ils s'empressaient d'apporter aux victimes ? Non, ils venaient eux aussi verser des larmes de crocodile sur les corps carbonisés des pauvres mineurs ; il fallait bien se montrer humanitaires, consoler l'inconsolable et endormir la haîne ne fusse qu'avec des paroles banales ou quelques dons de la part de Monsieur le Président de la Raie-Publique, quitte à se rattraper plus tard en faisant emprisonner les malheureux reduits à la mendicité, et en envoyant sur les mêmes lieux la force armée avec du plomb contre les familles affamées qui osèrent un jour se lancer à l'expropriation des magasins de comestibles.

A Ronchamp, dans ce beau pays où pullulent les gens estropiés, où la misère est noire comme les 1500 à 2000 pieds de fond qu'ont les puits de mine, la misère est considerée comme un delit et punie comme tel. Gare à l'estropié qui aura eu le malheur de survivre à ses blessures ! S'il ne peut plus travailler, qu'il aille au suicide, c'est son seul espoir ! ou bien qu'il crève dans une prison s'il ne veut pas recevoir « un bouillon d'onze heures » dans un infect hôpital. L'essentiel est qu'il ne vienne pas troubler par ses plaintes la digestion des exploiteurs. Au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, les gouvernants le veulent ainsi.

Ainsi il sera ! tant que les opprimés ne sauront comprendre qu'il faut mettre les oppresseurs hors l'humanité.

Un ancien Mineur.

ELITE ET "SOCIEDAD DISTINGUIDA"

Dans chacun des comptes rendus des Journaux du pays et etrangers, de fêtes, spectacles et reunions, revient l'inevitable cliché : « Nous avons remarqué la presence de l'élite de notre société ou colonie, etc., etc.

Voici en quelles circonstances je fis la connaissance d'un personnage que j'avais toujours vu figurer au premier rang de cette élite qu'on pouvait croire composée d'artistes, de poètes et d'écrivains, élite intelligente et pensante par excellence, la seule vraie, et dont à de rares exceptions quelques douzaines d'epiciers, de maquignons et traficants de toutes sortes forment le plus bel ornement.

Un compatriote nouvellement debarqué me demanda un jour de l'accompagner chez un de ses oncles dont il ignorait l'adresse. Après les embrassades, nouvelles et renseignements sur les parents et amis, le dialogue suivani s'etablit.

Oncle.—Que penses-tu faire ici ?

Neveu.—N'importe quoi, mais ayant étudié le commerce je préfèrerais . . . .

O.—Ta reponse me plaît, ici vois-tu il ne faut pas avoir de prejugés, sur ma recommendation tu entreras demain chez Mme B. la liquoriste.

N.—Elle a besoin d'un teneur de livres ?

O.—Ici il y a des teneurs de livres de reste, tout le monde sait tenir les livres, c'est pour laver les bouteilles.

Neveu qui croit avoir mal entendu. Mais mon oncle ?

O.—Dans ce pays il faut commencer par là, nous avons tous fait ça.

Neveu.—Mais mon oncle, ce n'est pas la même chose, je connais la tenue de livres, le commerce et j'ai appris l'espagnol en Espagne, tandis que vous, je ne voudrais pas vous offenser mais vous veniez de la campagne et. . . . et ne connaissiez rien de tout cela.

Je ne crois pas qu'il soit indispensable de faire un stage de laveur de vaiselle pour reussir dans le commerce ; Je ne commencerai par là que dans le cas où je ne trouverais pas autre chose.

O.—Piquè. Voilà bien les nouveaux arrivès, etc., etc.

MORALITÈ

Soyez le dernier des ignorants ou des crètins et le premier des abrutis, mais ayez le sac, nul ne s'informera par quels moyens vous l'avez rempli, et vous ferez partie de la—sociedad distinguida — et de l'élite.

MOUVEMENT SOCIAL

BUENOS AIRES

Les Messieurs du 4me Etat, qui ont l'habitude de se faire connaître sous le pseudonyme de socialistes se servirent de leur sâle metier de policier, Dimanche 12 courant, au sujet d'une reunion qu'ils avaient annoncèe, avec cet ordre du jour, (chercher l'emancipation ouvrière par le moyen du vote). Un camarade qui s'amenait avec le bon plaisir de leur clouer le bec, s'est vu interdire l'entrèe, comme ces « messieurs » savent fort bien qu'ils ne sont que des charlatans et des ambitieux et que s'ils laissaient entrer des ouvriers conscients, ceux-ci ne pourraient supporter leurs vilenies, sans protester contre « ces citoyens de l'ordre » mais le copain, qui n'avait pas froid aux yeux, pousse une bousculade et entre, les policiers de dehors avaient perdu leur consigne, en revanche, dans une chambre, aux regards il y en avait d'autres, en civil et en uniforme qui se ruèrent sur le copain et l'enmenèrent au clou. Cette corvée n'a pas été la seule.

Un instant plus tard une quinzaine d'ouvriers inconscients, qui regardaient du dehors, comme curieux, même coup qu'au copain. Les « socialistes policiers » ne les

haine de l'exploité éreinté, moulu sous le joug du capitaliste.

Ah ! oui, le peuple est las, bien las même, un souffle de révolution et de haine souffle sur toutes les têtes et semble ranimer le miséreux, lui infiltre dans son corps anémié, une nouvelle vie pleine de haine et de courage.

***

Il n'y a pas à s'y tromper, l'homme d'aujourd'hui assiste à l'agonie de cette société devenue rachitique en si peu de temps.

Dans leurs convulsions funèbres, les bourgeois se rattrapent à toutes les branches pour soutenir leur règne de noceurs apoplectiques et repus.

Quels efforts ne font-ils pas pour maintenir malgré tout l'esprit du patriotisme dans le cerveau des masses ?

N'osant cependant pas ouvrir directement la guerre entre nations européennes, ils se rabattirent sur les colonies et sur les pays, soi disant « sauvages ».

Loin de toutes communications, séparés par des centaines de lieues des centres européens, des milliers d'enfants du peuple tombèrent sous les coups des fièvres pernicieuses ou jaunes, et de l'impaludisme.

Oh ! que de beaux résultats. Les bourgeois chantent sur tous les tons, le courage, la valeur, l'héroïsme de leurs braves piou-pious. On leurs fait de mirobolants martyrologes ; à grands renforts de grosses caisses on fête les moribonds qui reviennent de Madagascar, de l'Abyssinie ou de Cuba, mais ils ne s'aperçoivent pas que ces soneries écœurantes sont les fanfares macabres qui conduisent la bourgeoisie au tombeau.

***

Une véritable rage d'écrire, s'est emparée des anarchistes. Aussi, 95 vit naître une multitude de journaux, revues, brochures, livres, etc., ce fut une véritable invasion de papier noirci dans un style plus ou moins libertaire et révolutionnaire.

Soit, écrivons encore, toujours, l'écrit est le cri du cerveau en révolte ; Et quand nous aurons assez pensé, assez écrit, assez usé de plumes, d'encre et de papier : nous prendrons des poignards comme plumes, et des bombes comme encrier. Lorsque nos cerveaux seront las de penser et d'imaginer lorsqu'ils seront bourrés de doctrines philosophiques, alors les nerfs agiront, et au cri de vive la Révolution, tous les révoltés du globe se rueront à l'assaut de la citadelle bourgeoise, qui croulera comme par enchantement sous la poussée brutale d'un peuple qui souffre et qui a faim.

LA LÉGALITÉ

Il est curieux de remarquer sur quel ton ULTRA-COMICO, les bourgeois et tous ceux qui défendent la légalité, nous en font l'apologie ; nous prônent sur tous les airs connus et imaginables, notre salut dans la légalité et notre infaillible perdition hors d'elle.

Ceci n'est pas légal. Cela est illégal. L'homme ne doit pas sortir de la légalité s'il veut avoir raison ! ! Sans elle, rien n'est sérieux, rien n'est stable, rien n'est raisonnable et d'autres innombrables fadaises du même tonnage.

A les entendre déclamer de la sorte l'on croirait que l'humanité doit tout à la légalité. Et pourtant la Révolution de 89 ne s'accomplit pas dans celle de l'époque, pas plus que les peuples américains ne lui doivent leur indépendance (ne pas confondre avec liberté ; l'on peut être indépendant d'un tel ou d'un autre sans pour cela être libre).

Un mot avant tout :

Si la raison ne peut se séparer de la légalité et vice-versa, nous nous foutons de l'une et de l'autre.

***

Voyons à présent, ce qu'est cette par trop intéressante et mirifique légalité ; ce Pacte prôné par les intéressés et par les imbéciles ; la clef de l'indéchiffrable rébus social, (indéchiffrable pour les fatalistes de toute école, mais pas pour nous).

O ! admirable et fantastique trompette qui doit sous tes sonneries légales faire écrouler les murailles de toutes les Jéricho, (nous croyons entre parenthèses que «Jéricho» ce sont ces gobeurs qui la respectent) où est-tu perchée ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? qui t'as créée ? Est-ce un Dieu ou un diable ? Descends-tu des anges ou du singe ? Fus-tu engendrée du néant, ou du «limon» de ce néant ? En un mot qui est-tu ?

. . . Silence complet. La muse (j'allais dire la buse) ne répond pas. Il nous semble qu'elle est muette comme une carpe qui baille.

—Tu t'obstines à garder le silence. Et bien soit, nous allons répondre pour toi.

Qui est-tu : nous allons te le dire.

Tu es l'autorité qui étrangle les aspirations de l'homme.

Tu es la propriété qui enfante le crime et la haine.

Tu es la religion qui abruti le cerveau.

Tu es le canon qui décime nos frères d'outre là-bas.

Tu es la prison qui enferme dans ses murs malsains et sombres, celui qui voulut tenter de satisfaire ses nécessités hors de toi.

Tu es le juge qui condamne, le bourreau qui tue, le prêtre qui trompe, et le député qui ment.

Tu es aussi l'ouvrier qui proteste «pacifiquement» contre le sort misérable que les vautours lui font subir.

Tu es la baïonnette qui lui ouvre les entrailles, s'il veut s'échapper de tes griffes.

Tu es encore le gueux qui meurt de faim et le riche qui se vautre dans l'orgie.

Tu es en plus ce même peuple ignorant et inconscient qui, de son corps te sert de rempart.

Enfin, en un mot, tu es la bassesse, le vol, l'hypocrisie, la prostitution, l'esclavage et l'exploitation.

Voilà ton portrait, ô ! sinistre farceuse ; et ne cherche pas à t'en faire confectionner d'autres par les peintres légaux, ils seront tous faux et erronés.

***

D'où tu viens ! Où tu vas !

Tu viens de l'imposture et de l'hypocrisie de quelques mystificateurs et exploiteurs des faibles et ignorants. Tu fus créée par la force et par la bêtise, et tu vas au néant, d'où tu es sortie. Ton chemin est tout tracé, droit comme un rayon visuel, sans ornières ni buissons, où tu pourrais t'y cacher et t'y cramponner.

Le jour, où le peuple, ta victime, n'auras plus foi en toi, ô légalité ! tu seras foutue et lui sauvé.

Oui, nous haïssons tout ce qui est légal et nous méprisons du plus profond de notre cœur tout ce qui se rattache à la légalité.

Oui, nous sommes, nous anarchiste, illégaux parce que l'illégalité représente toutes les aspirations nobles et élevées ; parcequ'elle symbolise la liberté, aujourd'hui étouffée. Elle est la vindicte populaire, brûlant les codes et les prisons, détruisant la propriété, le capital et les frontières.

L'illégalité, c'est l'étreinte fraternelle de tous les peuples du globe ; c'est l'émancipation sociale ; c'est l'autonomie complète des hommes ; en un mot c'est « l'Anarchie ».

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

L'hypothèse produit pratiquement le même effet que la foi, engendre même une foi subséquente, mais non affirmative et dogmatique comme l'autre ; la morale, naturaliste et positive à sa base, vient par son sommet se suspendre à une libre métaphysique. Il y a une morale invariable, celle des faits ; et pour la compléter là où elle ne suffit plus, une morale variable et individuelle, celle des hipothèses. Ainsi se trouve ébranlée la vieille loi apodictique : l'homme, délié par le doute de toute obligation absolue, recouvre en partie sa liberté. Kant a commencé en morale une révolution quand il a voulu rendre la volonté « autonome », au lieu de la faire s'incliner devant une loi extérieure à elle ; mais il s'est arrêté à moitié chemin : il a cru que la liberté individuelle de l'agent moral pouvait se concilier avec l'universalité de la loi, que chacun devait se conformer à un même type immuable, que « règne » idéal des libertés serait un gouvernement régulier et méthodique. Mais, dans le «règne des libertés», le bon ordre vient de ce que, précisément, il n'y a aucun ordre imposé d'avance, aucun arrangement préconçu ; de là, à partir du point où s'arrête la morale positive, la plus grande diversité possible dans les actions, la plus grande variété même dans les idéaux poursuivis. La vraie « autonomie » doit produire l'originalité individuelle et non l'universelle uniformité. Si chacun se fait la loi à lui-même, pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs lois possibles, par exemple celle de Bentham et celle de Kant ?

Plus il y aura des doctrines diverses à se disputer, d'abord le choix de l'humanité, mieux cela vaudra pour l'accord futur et final. L'évolution dans les esprits, comme l'évolution matérielle, est toujours un passage de l'homogène à l'hétérogène : faites l'unité complète dans l'intelligence, vous anéantissez l'intelligence même ; façonnez tous les esprits sur le même plan, donnez-leur les mêmes croyances, la même religion, la même métaphysique, tirez au cordeau la pensée humaine, vous irez juste contre la tendance essentielle du progrès. Rien de plus monotone et de plus insipide qu'une ville aux rues bien alignées et toutes semblables ; ceux qui se figurent la cité intellectuelle sur ce type font un contresens. On dit : « la vérité estime ; l'ideal de la pensée, c'est cette unité même, cette uniformité ». Votre vérité absolue est une abstraction, comme le triangle parfait ou le cercle parfait des mathématiciens ; dans la réalité tout est infiniment multiple. Aussi, plus il y a de gens à penser différemment, plus grande est la somme de vérité qu'ils finiront par embrasser et où ils se reconcilieront à la fin. Il ne faut donc pas craindre la diversité des opinions, il faut au contraire la provoquer : deux hommes sont d'un avis contraire, tant mieux peut-être ; ils sont beaucoup plus dans le vrai que s'ils pensaient tous les deux la même chose. Quand plusieurs personnes veulent voir tout un paysage, elles n'ont qu'un moyen, c'est de se tourner le dos les unes aux autres. Si on envoie des soldats en éclaireurs, et qu'ils aillent tous du même côté en n'observant qu'un seul point de l'horizon, ils reviendront très probablement sans avoir rien découvert. La vérité est comme la lumière, elle ne nous vient pas d'un seul point ; elle nous est renvoyée par tous les objets à la fois, elle nous frappe en tous sens et de mille manières : il faudrait avoir cent yeux pour en saisir tous les rayons. L'humanité dans son ensemble a des millions d'œils et d'oreilles ; ne lui conseillez pas de les fermer ou de ne les tendre que d'un seul côté : elle doit les ouvrir tous à la fois, les tourner dans toutes les directions ; il faut que l'infinité de ses points de vue corresponde à l'infinité des choses. La variété des doctrines prouve la richesse et la puissance de la pensée : aussi cette variété, loin de diminuer avec le temps, doit augmenter les détails, alors même qu'elle aboutirait à des accords d'ensemble. La division dans la pensée et la diversité dans les travaux intellectuels est aussi nécessaire que la division et la diversité dans les labeurs manuels : cette division du travail est la condition de toute richesse. Autrefois la pensée était infiniment moins divisée qu'à notre époque : tous étaient imbus des mêmes superstitions, des mêmes dogmes, des mêmes faussetés ; quand on rencontrait un individu, on pouvait d'avance et sans le connaître, dire : « voici ce qu'il faut » ; on pouvait compter les absurdités que sa tête renfermait, faire le bilan de son cerveau.

De nos jours encore, bien des gens des classes inférieures ou supérieures en sont restés là : leur intelligence est moulée sur un type convenu. Heureusement le nombre de ces esprits inertes et sans ressorts diminue chaque jour : le rôle de l'initiative augmente ; chacun tend à se faire sa loi et sa croyance. Puissions-nous en venir un jour à ce qu'il n'y ait plus nulle part d'orthodoxie, je veux dire de foi générale englobant les esprits ; à ce que la croyance soit toute individuelle, à ce que l'hétérodoxie soit la vraie et universelle religion ! La société religieuse (et toute morale absolue semble la dernière forme de la religion), cette société entièrement unie par une communauté de superstitions, est une forme sociale des anciens âges, qui tend à disparaître et qu'il serait étrange de prendre pour idéal. Les rois s'en vont, les prêtres s'en iront aussi. La théocratrie aura beau s'efforcer de faire des compromis avec l'ordre nouveau, des concordats d'un autre genre : la théocratrie constitutionnelle ne peut pas plus satisfaire définitivement la raison que la monarchie constitutionnelle. L'esprit français surtout ne s'accommode pas des accommodements, des demi-mesures, de tout ce qui n'est que partiellement juste et partiellement vrai, en tous cas, ce n'est pas là qu'il placera son idéal. En matière de religion ou de métaphysique, l'idéal véritable, c'est l'indépendance absolue des esprits, et la libre diversité des doctrines.

Vouloir gouverner les esprits est pire encore que de vouloir gouverner les corps ; il faut fuir toute espèce de « direction de conscience » ou de « direction de pensée » comme un véritable fléau. Les métaphysiques autoritaires et les religions sont des lisières bonnes pour les peuples enfants : il est temps que nous marchions seuls, que nous prenions en horreur les prétendus apôtres, les missionnaires, les prêcheurs de toute sorte, que nous soyons nos propres guides et que nous cherchions en nous mêmes la « révélation ». Il n'y a plus de Christ : que chacun de nous soit son Christ à lui-même, se relier à Dieu comme il voudra et comme il pourra, ou même renier